

**Philippe Frison & Olga Sevastyanova** (éd.), *Novgorod, ou la Russie oubliée : une république commerçante (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, préf. de Florent Mouchard, Paris, Le Ver à Soie – Virginie Symaniec éditrice, 2015, 461 p. – ISBN 979-10-92364-15-6

Il fallait une maison d'édition jeune et audacieuse pour se lancer dans la publication d'une somme sur Novgorod qui n'a pas son équivalent dans l'édition francophone. Depuis quelques années, le Ver à soie de Virginie Symaniec a tissé plusieurs ouvrages, avec une prédilection pour les traductions littéraires, mais aussi en donnant une édition en russe de la *Sainte Russie* d'Alain Besançon<sup>1</sup>. Avec le présent ouvrage, il s'est tourné vers le Moyen Âge russe et la très riche histoire de la cité de Novgorod. Le cœur du propos se situe pendant l'âge d'or des XII<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles, jusqu'à l'annexion de Novgorod par la grande-principauté de Moscou, entre 1471 et 1478. Toutefois, plusieurs chapitres remontent en amont, à l'époque de la fondation de la cité, tandis que d'autres évoquent le mythe de Novgorod dans la pensée russe jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. La présentation matérielle est très élégante et la qualité des illustrations digne d'un ouvrage d'art.

Le lecteur est loin de manquer de matière. Le plan, très systématique, distingue cinq parties : I. Novgorod dans l'espace. Macrocosme baltique et slave, microcosme de la cité. II. Vie politique et juridique. III. Vie économique et sociale. IV. Vie religieuse et culturelle. V. L'historiographie de Novgorod : des chroniques locales au mythe de Novgorod. Les cinq parties sont divisées en 27 chapitres, à l'intérieur desquels on trouve aussi des encarts (non détaillés dans la table des matières). Pour avoir une idée aussi claire et complète

---

1. A. Besançon, *Sainte Russie*, Paris, Éditions de Fallois, 2012.

que possible du contenu, on se reportera à la table des matières (p. 456-457), plutôt qu'à l'avant-propos (p. 9-10) où la division des parties et la numérotation de certains chapitres sont inexactes. Le lecteur dispose d'une liste des illustrations (p. 397-398), d'index des personnes, des lieux et des notions (p. 399-411), d'une chronologie (p. 412-450) et de cinq pages d'orientations bibliographiques (p. 451-455). La première question qu'on se pose est : à quel genre d'ouvrage a-t-on affaire ? Il s'agit d'un recueil collectif, coordonné par deux rédacteurs, un Français et une Russe, auquel ont collaboré 18 auteurs. Ni tout à fait une encyclopédie, ni tout à fait un manuel, le livre mélange les articles exposant un point de vue personnel et les études plus synthétiques, faisant état de différentes théories. Il représente une somme d'efforts louables, aboutissant à une réussite partielle qui ne fait pas oublier certaines faiblesses.

Le plan, déjà cité, conduit à un certain nombre de répétitions ou de reprises qui alourdissent inutilement le propos. Le chapitre 25, de L. Steindorff, « La Place de Novgorod dans le paysage urbain de l'Europe », reprend la problématique de la première partie, mais aussi les questions politiques de la deuxième (le chapitre 10 sur le vetché). On observe aussi des chevauchements entre les chapitres 3 et 4 d'une part (« Les relations diplomatiques et commerciales entre Novgorod et les pays nordiques », « Les relations diplomatiques et commerciales entre Novgorod et l'Occident ») et les chapitres 8 (« Novgorod, objet de la rivalité entre la grande-principauté de Vladimir et la Lituanie »), 14 (« L'économie de Novgorod ») et 23 (« Relations culturelles entre Novgorod et l'Occident du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles »). Les chapitres 11 et 12 (« Le cadre juridique à Novgorod ; Structures et pratiques judiciaires à Novgorod ») et 19 et 20 (« La vie religieuse à Novgorod ; Les hérésies à Novgorod XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles ») semblent artificiellement séparés.

Plusieurs difficultés se concentrent sur la question de la fondation de Novgorod et de ses débuts en tant qu'entité politique. D'une part, les rédacteurs semblent vouloir passer rapidement sur la période ancienne, essentiellement documentée par les fouilles archéologiques, afin d'arriver plus vite au XII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, ils paraissent avoir été pris de remords et donnent un long premier chapitre (p. 17-40), « Les Routes de commerce, la situation de Novgorod », suivi d'un court deuxième chapitre (p. 41-44), « La fondation de Novgorod », et reviennent sur la question avec le chapitre 27 qui est un condensé des théories de V. Ianine sur

l'histoire de Novgorod (p. 383-394)<sup>2</sup>. Cet ensemble, qui n'est pas tout à fait harmonieux, est le plus conservateur quant à l'exposé des faits connus, ou à leur reconstitution. Il ne tient absolument aucun compte des recherches plus récentes d'archéologues autres que Ianine, qui décollent davantage d'une lecture littérale du *Récit des temps passés* (chronique achevée au XII<sup>e</sup> siècle, notre plus ancienne source narrative). Or, non seulement, ces recherches ont fait l'objet de nombreuses publications en russe, mais elles ont été aussi exposées en français dans le très utile recueil, *Les Centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient*, éd. M. Kazanski, A. Nercessian & C. Zuckerman, Paris, 2000 (Réalités byzantines 7). Significativement, ce recueil est ignoré tout au long du livre. Un des bénéficiaires de ce conservatisme est Riourik, l'ancêtre fondateur de la lignée princière des Rous' selon le *Récit des temps passés*, que l'on considère en général comme une figure légendaire. Au début du livre, il est présenté par O. Sevastyanova comme un personnage historique, identifié qui plus est avec Roerek le Frison et même crédité d'un court règne au Danemark (p. 20, 40-43). J. Korpela est plus nuancé : « Il se peut que Riourik ait été un prince scandinave, mais ses origines exactes sont obscures, bien qu'il semble probable qu'il soit venu du Danemark » (p. 46). Dans la chronologie, Riourik est à la fois « figure historique » et « prince varègue semi-légendaire » (p. 413)<sup>3</sup>.

On observe des divergences entre auteurs sur le statut des « princes nourris » de Novgorod. À la page 28, les princes lituaniens Narimantas et Lengvenis sont considérés comme régnant de plein droit sur Novgorod. Au contraire, la note 163 de la page 73 précise, très justement, que « 'prince de service' [on préférerait prince-serviteur] s'oppose à 'prince régnant', dans la mesure où il était interdit aux premiers de jouer le moindre rôle politique à Novgorod pour remplir essentiellement des fonctions militaires ». La chronologie se situe à mi-chemin, puisqu'elle fait figurer Lengvenis, comme prince de Novgorod (p. 447), mais ne reconnaît pas ce titre à Narimantas (p. 432). Il est précisé que Lengvenis se prénomme aussi Siméon, ce qui indique qu'il a été baptisé, mais Narimont l'était aussi, sous le nom de Gleb, ce qui n'est pas mentionné. Une source novgorodienne importante, le *Voprošanie Kirikovo*, n'est pas clairement définie (p. 163, 261). Il ne s'agit pas d'un texte juri-

2. V.L. Janin, *Očerki istorii srednevekovogo Novgoroda* [Essais sur l'histoire de la Novgorod médiévale], M., Jazyki slavjanskix kul'tur, 2008, p. 375-391.

3. La mort de Riourik est datée de 872 (p. 43), mais son règne se termine en 879 dans la chronologie (p. 413), sans explications.

dique, mais d'un manuel du confesseur novgorodien, comme il en existait de nombreux dans l'Église romaine.

La bibliographie citée en fin de volume ne représente qu'une fraction des travaux mentionnés dans les notes infrapaginales. Le livre de Jonas Granberg sur le vetché qui a fait beaucoup de bruit en Russie est absent de cette bibliographie, mais on le retrouve, heureusement, dans le texte (p. 145)<sup>4</sup>. Toutefois, il est fort peu utilisé par l'auteur du chapitre 10, « La théorie du vetché composante essentielle de la culture russe », qui ne mentionne pas du tout l'article du même Granberg qui rejette l'existence du *Sovet Gospod/Herren Rade* de Novgorod (p. 151, n. 328). Cet article est évoqué seulement au chapitre 25 (p. 357, n. 1054)<sup>5</sup>. S'il est logique de trouver le livre de Janet Martin, *Treasure of the Land of Darkness* (1986), sur le commerce des fourrures (p. 202), il est très étonnant que la monumentale thèse de Robert Delort – plus de mille pages ! – ne soit pas mentionnée une seule fois<sup>6</sup>. Le catalogue d'exposition *Russie viking : vers une autre Normandie ? Novgorod et la Russie du Nord, des migrations scandinaves à la fin du Moyen-âge (VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.)*, sous la direction de Sandrine Berthelot et d'Alexandre Musin (Paris – Caen, 2011) aurait pu aussi figurer parmi les orientations bibliographiques destinées à un public francophone. Le livre de Vladimir Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe* (1988), est bien utilisé, mais il n'est fait absolument aucune mention de ses articles plus spécifiques sur Novgorod, en particulier celui qui s'intéresse à l'icône du Signe, et les deux excellentes études sur les écorces de bouleau qui

---

4. J. Granberg, *Veche in the Chronicles of Medieval Rus: A Study of Functions and Terminology*, Göteborg, Göteborg University, 2004 (Dissertations from the Department of History, Göteborg University 39). Traduit en russe et débattu dans éd. E.A. Mel'nikova & T.V. Gimon (éd.) *Političeskie instituty Drevnej Rusi* [Les institutions politiques de l'Ancienne Russie], M., Vostočnaja literatura, 2006 (*Drevnejšie gosudarstva Vostočnoj Evropy 2004 god*). La polémique a encore rebondi avec *Spory o Novgorodskom veče, meždisciplinarnyj dialog: materialy kruglogo stola (Evropejskij Universitet v Sankt-Peterburge, 20 sentjabrja 2010 g.)* [Discussions sur le veče de Novgorod, dialogue interdisciplinaire: matériaux d'une table rond (Université européenne de St-Petersbourg, 20 septembre 2010)], SPb. : Izdatel'stvo Evropejskogo Universiteta v Sankt-Peterburge, 2012.

5. J. Granberg, «The Sovet Gospod of Novgorod in Russian and German Sources », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 47, 1995, p. 396-401.

6. R. Delort, *Le commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Âge : vers 1300-vers 1450*, Rome, École Française de Rome, 1978, 2 vol. (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome 236). C. Squires cite un article de Delort en écorchant son nom (p.68, n. 159).

constituent une introduction indispensable à ce type de source unique<sup>7</sup>.

Pour étudier Novgorod, certaines collections de sources sont indispensables et on les cite en général par des sigles. Plusieurs d'entre eux figurent page 454-455, mais dans un certain désordre. Ainsi GVNP est recensé une deuxième fois au nom de son éditeur, S.N. Valk. Dans le texte, les renvois à cette édition ne sont ni systématiques, ni normalisés. Il en est de même pour la *Première chronique de Novgorod* (NPL) dont les extraits sont souvent cités sans référence précise. Le répertoire des sceaux compilé par V.L. Ianine (cité p. 122, n. 275) devrait figurer aussi parmi ces outils de base. Il manque aussi l'édition des testaments et traités des princes russes (L.V. Čerepnin (éd.), *Duxovnye i dogovornye gramoty velikix i udel'nyx knjazej XIV-XV vv.*, M. – L., 1950 = DDG). La série *Novgorodskie gramoty na bereste* qui publie les documents sur écorce de bouleau au fur et à mesure de leur découverte (avec quelque retard)<sup>8</sup> et le site [www.gramoty.ru](http://www.gramoty.ru) sont signalés seulement au chapitre 17 (p. 247).

Les encarts sont d'une qualité scientifique très inégale. Un certain nombre d'entre eux proviennent simplement du *Grand Larousse universel* (comme aux p. 80 et 83). On note aussi une carte de la Lituanie en anglais, reproduite p. 74, empruntée à *Wikipedia*. Dans la plupart des cas, les extraits de chroniques ou d'autres sources donnés dans les encarts ne sont pas référencés, même quand le texte original figure en note<sup>9</sup>. La légende de l'apôtre André est traitée dans plusieurs sections, sans qu'elle soit clairement présentée pour ce qu'elle est : un mythe fondateur permettant de pallier, au moins en partie, l'absence de prédication apostolique sur le territoire de la future Rous' de Kiev (p. 17, 110-111). Vassili Ta-

---

7. V. Vodoff, *Autour du mythe de la Sainte Russie : christianisme, pouvoir et société chez les Slaves orientaux (X<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Institut d'études slaves, 2003 (Cultures et sociétés de l'Est 37), recueil où l'on retrouve « Une trace de l'influence occidentale dans les *Questions* de Cyrique ? », « Novgorod et l'Union de Florence », « Un pamphlet anti-latin à Novgorod au XV<sup>e</sup> siècle ? », « Le culte du Znamenie à Novgorod, tradition et réalité historique », « Culte des saints et météorologie à Novgorod au Moyen Âge : à propos du culte de saint Barlaam de Xutyn' », « Quelques remarques sur la Première chronique de Novgorod ». V. Vodoff, « Les Documents sur écorce de bouleau de Novgorod », *Journal des savants*, 1966, p. 193-233 et 1981, p. 229-281.

8. Un seul volume, concernant les années 1990-1996, est mentionné, sous le nom de V.L. Janin et A.A. Zaliznjak, p. 451.

9. Par exemple, p. 139, où l'on nous traduit « une vieille légende, rapportée dans une chronique de Novgorod rédigée au XVII<sup>e</sup> siècle ».

tichtchev, homme d'État et historien, qui a beaucoup contribué à l'édification du mythe de Novgorod, n'a pas droit à l'encart qu'il mérite amplement. On le mentionne p. 73 et on cite son œuvre p. 112 (n. 227) et p. 278 (n. 856), mais sans expliquer le statut très particulier de ses travaux. Tatichtchev est celui qui a fourni le récit sur le baptême de Novgorod « par le fer et par le feu », en faisant référence à une chronique dont il est très probablement l'inventeur<sup>10</sup>. Kirik de Novgorod, qui a donné son nom au *Voprošanie Kirikovo* et qui est connu comme un des premiers mathématiciens russes, aurait aussi mérité une notice particulière<sup>11</sup>.

On ne peut passer sous silence une série de fautes d'inattention, d'affirmations péremptoires, ou de formules extrêmement malheureuses qui nuisent à la crédibilité de l'ensemble du livre. Je n'en citerai que quelques-unes : « le transfert de la capitale de l'État russe dans la ville de Vladimir en 1157 » (p. 18<sup>12</sup>), Anne de Kiev « lisait et écrivait le grec, le latin et le vieux slave » (p. 22)<sup>13</sup>, « ils [les Mongols] s'arrêtèrent dans la basse Volga et fondèrent la ville de Saraï dans le delta du fleuve<sup>14</sup> » (p. 24) ; « en 1299, le métropolite Maxime transféra sa résidence dans la ville de Vladimir, si bien qu'à partir de cette date, il y eut trois cathédrales : Sainte-Sophie de Kiev, l'église de la Dormition de Vladimir et l'église de la Dormition du Kremlin de Moscou » (p. 26)<sup>15</sup> ; « en 1380, les forces russes

---

10. A. Lavrov, « Vassili Nikititch Tatichtchev », in *Naissance de l'historiographie russe, Slavica Occitania*, 28, 2009, p. 163-197 ; *Id.*, « Vasilij Tatiščev, 'Mabillon russe' ou mystificateur ? La *Chronique de Joachim* dans *l'Histoire de Russie* (v. 1748-1750) », in P. Gonneau & E. Rai (éd.), *Écrire et réécrire l'histoire russe, d'Ivan le Terrible à Vasilij Ključevskij (1547-1917)*, Paris, Institut d'études slaves, 2013, p. 77-88 (Collection historique de l'Institut d'études slaves 51).

11. En français, outre l'article de V. Vodoff, cité note 6, signalons aussi M. Kavyrchine, « Le traité de Kirik sur la chronologie, Novgorod XII<sup>e</sup> siècle », *Revue des études slaves*, 67, 1995, p. 265-286.

12. Le même « transfert » est daté de la fin du XII<sup>e</sup> siècle (p. 118), sans plus d'éléments probants.

13. On possède seulement sa signature, en caractères cyrilliques, sur un diplôme.

14. En fait, le site de Saraï est nettement plus en amont, vers l'actuelle Volgograd.

15. Rappelons que la Dormition de Moscou a été fondée par le métropolite Pierre, successeur de Maxime, et n'était pas encore achevée à sa mort en 1326. C'est deux ans plus tard que le métropolite Théognoste transféra sa résidence à Moscou dont la Dormition put alors prétendre au statut de ca-

commandées par Iouri Dolgorouki (*sic* pour Dimitri Donskoï) vainquirent les troupes de Mamaï à la bataille des champs de Koulikovo » (p. 31) ; « Torjok, le faubourg de Novgorod » (p.126)<sup>16</sup> ; « Jean Manalas » (*sic* pour Malalas, p. 148-149 et index) ; l'Évangiletière (*sic* !) d'Ostromir (p.300) ; « 1485 : Rattachement de la principauté de Tver à Moscou. Ivan III prend le titre de « Souverain de toute la Russie » et confère le titre de prince de Tver au futur Ivan le Terrible » (p. 441)<sup>17</sup>.

*Pierre Gonneau*  
*Université Paris-Sorbonne*  
*École Pratique des Hautes Études*

---

thédrale. Par ailleurs, il existait des cathédrales à Novgorod, Polotsk, Smolensk etc.

16. Torjok se situe à 299 km de Novgorod. Il s'agissait en fait du point d'entrée dans le territoire de Novgorod quand on venait de la principauté de Vladimir-Souzdal, comme cela est expliqué p. 212.

17. Il s'agit en fait d'Ivan Ivanovitch, fils d'Ivan III. Ivan Vassiliévitch le Terrible est né en 1530 !





**Catherine Géry**, *Crime et sexualité dans la culture russe. À propos de la nouvelle de Nikolai Leskov Lady Macbeth du district de Mtsensk et de ses adaptations*, Paris, Honoré Champion, 2015, 272 p. – ISBN 978-2-7453-2867-0

L'ouvrage de Catherine Géry est un voyage critique dans l'œuvre de Nikolai Leskov, *Lady Macbeth du district de Mtsensk*, dont on peut dire qu'il est plutôt plaisant et susceptible de passionner tout public intéressé par la littérature et par l'art, notamment dans leur articulation avec l'histoire des idées, des représentations, des genres et des sexualités. Si cette étude semble utile et novatrice, c'est, entre autres, parce qu'elle parvient à être à la fois pointue, généraliste et interdisciplinaire. Rédigée dans un style clair, fluide et très agréable, elle se concentre sur une œuvre, la célèbre nouvelle de Leskov, dont elle se sert comme point de départ (et focale) pour mener une enquête sur le traitement problématique de la sexualité, spécifiquement de *la sexualité féminine*, dans la littérature russe (où, rappelle l'A. en l'expliquant, l'érotisme avait traditionnellement moins de place que dans d'autres littératures européennes) et plus largement dans la culture russe à la fin du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle.

Aussi ce texte classique des années 1860 est-il appréhendé à travers son passé (ses sources, ses modèles, ses contre-modèles, ses inspirations), son présent (son contexte esthétique, culturel et politique, ses horizons d'attente) et son avenir (ses interprétations critiques, parfois divergentes, voire conflictuelles, ses réécritures et ses adaptations dans d'autres arts), non seulement dans son contexte russe, mais aussi dans son contexte européen.

L'œuvre de Leskov est donc étudiée moins comme un objet isolé ou clos que comme un faisceau de relations puisqu'elle est

réécriture elle-même, dit en substance l'A., *moins d'une réalité que de représentations de la réalité, héritées ou contemporaines*, et objet, depuis, de maintes réécritures et réceptions contradictoires.

Le point de vue de C. Géry (contenu dans le choix même de sa thématique « crime et sexualité ») et dans la mesure où il se concentre sur la représentation (tragique ou politique) de l'identité et de la sexualité féminines nous semble *féministe* sans dogmatisme – même si l'auteure, clairement, ne se revendique pas des *gender studies*.

Ce qui permet entre autres ce féminisme critique, c'est qu'à aucun moment l'A. n'entre idéologiquement en osmose avec Leskov, et ce, malgré sa connaissance intime de l'auteur et de l'ensemble de son œuvre, ainsi que de la langue, du pays et de la période, riche et complexe, dans lesquels la nouvelle est rédigée et publiée.

Dès lors, l'érudition de la spécialiste de la littérature russe et de Leskov, la richesse et la rigueur des références au contexte historique et politique, peuvent-elles le disputer à une liberté méthodologique et à une diversité d'approches esthétiques d'autant plus efficaces et roboratives qu'elles sont sous-tendues par une problématique ciblée et par un point de vue situé, volontairement limité, mais aussi sensible à la forme des œuvres qu'au réseau de représentations qu'elles véhiculent.

L'A. relit ainsi, de manière résolument contemporaine, une œuvre considérée comme l'émanation du « génie russe », préjugé contre lequel elle s'élève dès l'introduction et qu'elle va très bien démonter par la suite en la replaçant dans l'histoire des idées, des représentations et de la littérature européenne. Lorsqu'elle expose ses présupposés épistémologiques et méthodologiques, elle revendique, du reste, une perspective comparatiste, interculturelle et interdisciplinaire qui articule, en s'attachant tout spécialement à la question de l'identité et de la sexualité du personnage féminin (en partant de l'héroïne de la nouvelle), l'histoire des formes et des genres à l'histoire des idées ou encore à l'histoire politique russe puis soviétique.

Tout au long de l'ouvrage, la nouvelle est donc étudiée par le menu à travers ses sources, ses conditions de production, dans sa facture, mais aussi et surtout à travers sa réception. Rien alors ne semble éludé des spécificités idéologiques, linguistiques ou stylistiques de Leskov, dans la première partie de l'ouvrage, ni, dans la seconde, de ceux qui l'interprètent et/ou le réécrivent (Koustodiev, Chostakovitch, Chapiro, Sabinski, Wajda, Todorovski, Kornilo-

va...) comme des arts (peinture, opéra, cinéma, roman...) dans lesquels cette *Lady Macbeth* se réincarne au XX<sup>e</sup> siècle.

Dans la première partie de l'ouvrage, le texte de la nouvelle comme son auteur ne sont pas idéalisés mais cités et commentés. L'A. ne s'en tient pas aux discours explicites de Leskov sur son œuvre, elle ne confond pas l'idée de l'œuvre et l'œuvre elle-même : elle montre, au contraire, comment une œuvre peut être plus « forte », plus *transgressive* à son sens, voire plus *subversive* – deux termes qu'elle distingue avec pertinence – que son auteur sans nier son moralisme, ses parti-pris idéologiques, son talent spécifique, son ambition expérimentale, sa puissance formelle. Comme on peut le voir chez d'autres auteurs de l'époque (Zola, certes, mais on pense inévitablement à Strindberg et à *Renée Mauperin* des Goncourt), le positionnement misogyne, conservateur ou réactionnaire d'un écrivain, la culture patriarcale dans laquelle il baigne, ses peurs personnelles, ses réflexes d'autocensure et sa mythologie traditionnelle du *féminin*, peuvent aboutir à une création qui les contredit, les retourne, les outrepassa ou du moins qui inspire une pensée différente ou opposée à ses lecteurs/lectrices contemporain(e)s ou futur(e)s.

Dans cette partie, la meilleure du livre à notre sens, la nouvelle de Leskov est également explorée dans son rapport à ses sources, qu'elles soient évidentes (une certaine lecture de Shakespeare) ou moins connues (les débats contemporains sur l'émancipation féminine entre nihilistes et anti-nihilistes, le folklore russe, la tragédie antique...), ce qui nous permet de mieux saisir ses soubassements comme ses contradictions esthétiques et/ou idéologiques : novellisation d'un drame élisabéthain, étude de cas naturaliste, modèle du *skaz* leskovien (narration populaire et épique), récit fantastique, tragédie narrative, satire d'un milieu ou quasi *thriller*, *Lady Macbeth* transcende les genres littéraires et inspire une richesse de lectures qui explique, sans aucun doute, sa fortune au XX<sup>e</sup> siècle où elle sera adaptée à maintes reprises, sous bien des formes et dans des contextes esthétiques et idéologiques très différents.

Ainsi, dans la partie qui a pour objets ces transpositions, l'A., lorsqu'elle s'attache à l'opéra de Chostakovitch, se montre-t-elle attentive aux divergences entre ce que dit le livret et ce qu'exprime la musique, par exemple, ou encore aux contradictions ou ambiguïtés entre forme expérimentale et contenu explicite. Nous apparaît alors ce que *l'art peut faire à l'idéologie* et sont interrogés quelques *a priori* ou mythes du *féminin* (comme le mythe de l'émancipation féminine à l'époque stalinienne).

Globalement, à partir de l'idée du *féminin monstrueux et inquiétant, sujet du désir sexuel et de l'action*, incarné par l'héroïne de Leskov, moraliste en quelque sorte dépassé par son personnage, *féminin subversif* qui met en péril l'ordre patriarcal mais qui permet en même temps de reconduire un certain nombre de clichés classiques ou romantiques sur les femmes et sur leur sexualité (forcément criminelle, forcément tragique, si elle est *excessive*) – principale hypothèse interprétative de l'A. –, les analyses jettent le trouble sur la cohérence des discours d'un auteur donné comme d'une époque donnée sur la sexualité féminine, sur les causalités de la transgression féminine, sur les liens entre Eros et Thanatos, sur la femme victime de l'ordre social, sur l'émancipation qui passerait par la transgression et le crime, sur la valeur cathartique de la littérature. Elle suggère surtout l'étonnante réversibilité, parfois, du conservatisme et du progressisme dans l'art ; de la sorte, on peut aller, grâce à cette *Lady Macbeth*, en creusant avec l'A. dans ses dits, ses non-dits, ses interstices ou ses dérapages, en se laissant également éclairer par ses réinterprétations modernistes, postmodernistes ou contemporaines, qui s'avèrent souvent, selon l'A., moins *subversives* que le texte-source, vers un questionnement globalement *féministe, politique* au bon sens du terme – soit attentif à l'idéologie qui sous-tend les représentations et interrogeant jusqu'aux présupposés d'un certain féminisme de bon aloi, qu'il soit universaliste, marxiste ou différentialiste – voire (et il est dommage que l'ouvrage ne saute pas le pas en s'en tenant surtout à la psychanalyse) *queer*.

Néanmoins, C. Géry fait la part belle à l'inconscient de l'œuvre, au frottement entre le souci d'exactitude, l'ambition positiviste, l'ingénierie narrative et fictionnelle et la fantasmagorie poétique de l'auteur et donc à ce que l'œuvre peut dire, par sa forme, avec ou en dépit de son auteur, à telle ou telle époque de sa réception, et à ce que l'œuvre peut dire ensuite, à et chez d'autres artistes qui s'en emparent comme matériau de création parce qu'ils y découvrent le discours qu'ils ont envie de tenir ou de contester – le discours qui les « excite » dans le contexte historique où ils évoluent.

La seconde partie de l'ouvrage, consacrée aux adaptations russes ou soviétiques de la nouvelle de Leskov (arts graphiques, opéra, cinéma) est très intéressante, mais elle nous apparaît comme plus rapide, répétitive et confuse dans sa rédaction, sans doute parce que les phénomènes de transposition multiples, dont l'A. tente de rendre compte ici, mériteraient à eux seuls un ouvrage tout entier plutôt qu'une succession d'études juxtaposées ; du coup, on aurait aimé, après la première partie, que soit ménagée une vraie

transition vers la seconde et proposées une re-contextualisation générale (on passe au XX<sup>e</sup> siècle), une re-problématisation du sujet et surtout une théorisation plus complète des phénomènes de trans-généricité et de trans-artisticité. On peut également regretter que soient exclues de l'étude les réécritures théâtrales ou télévisuelles suggérées comme existantes par l'auteure dans une conclusion un peu trop expéditive – à travers une sélection qui relève d'un choix subjectif tout à fait recevable en lui-même mais qui pourrait être mieux justifié.

*Crime et sexualité dans la culture russe* est un ensemble critique précieux parce qu'il est distancié, non dogmatique, qu'il ne se refuse *a priori* aucun outil de lecture (linguistique, stylistique, narratologie, psychanalyse, sociologie, histoire...) à partir du moment où la problématique choisie et le texte de Leskov lui-même, dans ses méandres et dans sa matérialité, en suggèrent la pertinence ou la nécessaire articulation, et qu'il est quelquefois même empreint d'un *certain humour* : un bon exemple de ce que pourraient être les approches littéraires qui cherchent à relire les « classiques » aujourd'hui et *pour aujourd'hui*.

Muriel Plana

LLA-CREATIS

Université Toulouse – Jean Jaurès



**Elena Simonato & Sébastien Moret** (éd.), *La linguistique soviétique à la recherche de nouveaux paradigmes*, Lausanne, Université de Lausanne, 2014, 166 p., ill. – ISBN : 978-2-9700801-4-5 [Cahiers de l'ILSL, n° 40].

Nous devons ce nouveau recueil de la série des *Cahiers de l'ILSL* à deux chercheurs du CRECLECO (Centre de recherches en épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale), structure qui n'a guère d'équivalent ailleurs tant par son champ de recherches que par ses nombreuses manifestations et publications ainsi que par son rayonnement (voir <http://crecleco.seriot.ch/index.html>). Preuve de sa vitalité, plusieurs de ses membres ont d'ailleurs participé à des numéros de *Slavica Occitania*, entre autres le n° 17 de 2005 (*Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques*) et le n° 20 de 2005 (*Mosaïques germano-slaves et minorités d'Europe centrale et orientale*) ; Irina Ivanova a aussi co-dirigé en 2007 avec le regretté Jean Breuillard le mémorable n° 24 consacré à la franc-maçonnerie russe, quant au dernier numéro de la revue (n° 40), il nous introduit à l'École sémiotique de Moscou – Tartu sous la direction de Ekaterina Velmezova, autre membre de l'équipe. Les huit contributions du présent ouvrage résultent d'une collaboration entre les chercheurs de Lausanne et des linguistes de l'université de Saint-Pétersbourg ; elles sont toutes originales, exception faite du texte de Nikolaj Suhaciov et Svetlana Kokoškina consacré à la géographie linguistique en Union soviétique qui avait été précédemment publié en italien et qu'on a traduit pour ce recueil (p. 131-154)<sup>1</sup> ; on y ajoutera une

---

1. « La géographie linguistique en Union soviétique : les atlas linguistiques », p. 131-154.

présentation du recueil par les éditeurs (p. 1-4) et deux textes consacrés au peintre léningradois Vladimir Sterligov (1904-1973) (dont le tableau *L'espace du cirque* figure en une de couverture) : « Le Jongleur de Vladimir Sterligov » par Elena Simonato (p. 5-6) et « Le cirque » par Sterligov lui-même. (p. 7-8)

La présence insolite dans un recueil dédié à la linguistique de Sterligov, artiste léningradois aux multiples talents qui avait participé à l'OBERIOU, célèbre mouvement d'avant-garde artistique et littéraire des années 1920-1930, s'explique par la valeur symbolique du tableau reproduit où l'on peut voir la recherche de l'équilibre. Or, les éditeurs affirment que cette quête est précisément le fil rouge présent dans la linguistique soviétique de l'époque envisagée, qui, comme tout système, a chaque fois réagi au changement et à l'intrusion par l'instauration d'un nouvel équilibre entre ses diverses composantes : « Cinq domaines de recherche scientifique, ou cinq numéros de cirque, sont abordés dans ce volume : la stylistique, la phonologie, la typologie, la théorie de la traduction, la géographie linguistique. Dans chacun, on les voit confrontés à la recherche d'un équilibre scientifique pour s'adapter à de nouveaux paradigmes, au choix des concepts, des angles de vue et des positionnements » (p. 2). Nous allons examiner dans quelle mesure ce programme a été mis en œuvre par les dix différents contributeurs de l'ouvrage.

Un premier texte, intitulé « Les rouges et les blancs : décryptage linguistique » et rédigé par Elena Simonato (p. 9-30), propose une grille de lecture sociologique contrastive de plusieurs études sur le langage des différentes classes sociales parues dans les années 1920 et au début de la décennie suivante. Un premier volet examine la célèbre étude d'Il'ja Rejtynbarg et Isaak Špil'rejn consacrée en 1928 à la langue des soldats de l'Armée rouge, *Jazyk krasnoarmejca* [La langue du soldat de l'Armée rouge], enquête réalisée en suivant les principes de la psychotechnique importée d'Allemagne dans les années de guerre et qui dominait alors les études de psychologie avant d'être complètement discréditée à compter des années 1930, suite à l'emprise croissante de l'idéologie officielle ; il s'agissait pour elle de rationaliser l'usage et la formation des ressources humaines dans l'activité économique. Son extension à l'étude des conscrits de l'Armée rouge, issus dans leur immense majorité de la paysannerie, met en lumière leurs carences linguistiques, que ce soit à l'oral ou à l'écrit, image peu flatteuse du prolétariat, ce qui explique que l'enquête fut critiquée avec virulence par les tenants de l'orthodoxie communiste, plus soucieux de



l'idéologie que de la réalité. En opposition à cette étude, on nous présente ensuite le langage des « blancs », c'est-à-dire des classes éclairées (dont l'«*intelligentsia*») dans la même période, à partir des études de Polivanov et Kolesov<sup>2</sup> ; les conclusions sont ici bien connues, ce langage est un marqueur social lié à la connaissance des langues étrangères dont l'influence est visible surtout dans la prononciation et la syntaxe. On retiendra surtout l'aspect documentaire, descriptif, de ce texte qui reprend les conclusions de plusieurs publications que l'A. avait consacrées auparavant au même thème, en particulier la thèse désormais largement admise selon laquelle la sociolinguistique soviétique, après des débuts prometteurs, a été étouffée sciemment par les autorités soviétiques dans la période envisagée, au contraire de la phonétique expérimentale, science idéologiquement neutre, qui a été largement favorisée.

Le texte suivant, d'Irina Thomières, de l'université de Paris-IV, est intitulé « Une affaire d'état : la théorie des états de Lev Ščerba et l'évolution des idées grammaticales » (p. 31-46) ; il développe le célèbre texte du linguiste léningradois intitulé « À propos des parties du discours dans la langue russe » qui parut en 1928 et qui posait l'existence d'une « catégorie d'état » dans la langue russe (celle de nos «*prédicatifs*») pour rendre compte de formes telles que *možno, pora, nel'zja* etc. (ces formes n'ont pas d'équivalent dans nos langues occidentales). L'A. affirme ainsi vouloir mettre en lumière les études grammaticales d'un grand linguiste, études trop souvent occultées par sa contribution à la phonétique et à la phonologie ; rappelons ici que le sujet traité s'inscrit dans la thématique de la thèse que l'A. avait soutenue sous son nom de jeune fille, Kokochkina, en 2004 à Paris sous la direction de Gaston Gross<sup>3</sup> ; l'étude présente se résume à une paraphrase scrupuleuse et précise de la célèbre étude consacrée par Ščerba à cette «*catégorie d'état*» en russe qui correspond désormais plus couramment à la catégorie des «*prédicatifs*» (russe *predikativy*). Le mérite de l'étude est surtout de replacer cet essai de Ščerba dans le contexte linguistique et culturel d'une époque marquée en Union soviétique par le souci de réviser les grammaires russes issues de la tradition du XIX<sup>e</sup> siècle

---

2. Evgenij Polivanov, « O fonetičeskix priznakax social'no-gruppyvyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka » [Les traits caractéristiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard] in *id.*, *Za marksistskoe jazykoznanie* [Pour une linguistique marxiste], M., 1931, p. 117-138 ; Viktor Kolesov, *Jazyk goroda* [La langue de la ville], M., 1991.

3. Irina Kokochkina, *Typologie des prédicats d'état*, Thèse de doctorat soutenue le 24 juin 2004 à l'Université de Paris XIII — Nord.

afin de les adapter aux exigences de l'alphabétisation (le fameux *libkeš*) ; en même temps, l'A. nous fait sentir à quel point la démarche du linguiste était pragmatique, Ščerba avançant à pas comptés et prudents, relativisant ses affirmations, s'appuyant avant tout sur l'observation de la langue vivante, s'efforçant toujours de prendre ses distances avec les idées reçues et les *a priori*. Curieusement, l'A. fait l'impasse sur la notion de *prédicatif* introduite par la linguistique tchèque dans les années 1950 et qui est désormais largement utilisée pour désigner le type de formes mis en évidence par Ščerba<sup>4</sup> ; rappelons aussi pour terminer la bonne orthographe du pluriel *Leitmotive* (et non *Leitmotifs*, voir p. 38).

Nous trouvons ensuite la contribution signée par Natalia Svezotzarova de l'université de Saint-Petersbourg, « La phonologie et la phonétique appliquée au département de phonétique de l'université de Leningrad (1950-1970) » (p. 47-72). On dispose là d'une vaste revue d'ensemble de l'activité d'un département demeuré indéfectiblement fidèle à l'héritage de Ščerba, son fondateur et inspirateur, au fil des années ; cette synthèse couvre aussi de fait les années qui ont suivi la fondation du Cabinet de phonétique expérimentale par Sergej Bulič en 1899 et comporte des ouvertures sur la période actuelle. On sait qu'après la disparition du maître en 1944, ses élèves Lev Zinder et Margarita Matusevič devaient reprendre le flambeau. Le fait que l'A. soit intégrée au département depuis le début des années 1950 en fait un témoin et acteur précieux de l'histoire de la linguistique pétersbourgeoise tout en conférant une touche personnelle à l'exposé, impression qui se trouve renforcée par les clichés qu'elle a pris elle-même et qu'elle a eu la bonne idée d'insérer dans le texte. On retrouve ici des thèmes bien connus comme la filiation de l'École de phonologie de Saint-Petersbourg par rapport à Jan Baudouin de Courtenay qui enseigna à l'université de 1900 à 1918<sup>5</sup> ; ou Baudouin à l'origine des trois écoles de phonologie de Saint-Petersbourg, Prague et Moscou ; ou la phonologie de Ščerba qui était aux antipodes de celle de Moscou avec le primat du son en lui-même, hors du système des significations et d'une perspective fonctionnelle, la confiance accordée au locuteur pour identifier des sons même isolés, ce qui conduisait à faire des sons notés par *u* et *ɨ* des phonèmes distincts, tout en faisant des homo-

4. Voir par exemple Paul Garde, *Grammaire russe. Phonologie et morphologie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Institut d'études slaves, 1998, p. 292-294.

5. Avec une interruption de 1913 à 1917 liée à son engagement en faveur des minorités de l'Empire russe qui lui valut emprisonné trois mois et d'être démis de ses fonctions de professeur.

phones les mêmes unités phonologiques : dans *lug* « la prairie » réalisé [lu:k] et *luk* « l'arc » réalisé de même, on pose un même phonème à la fin du mot etc. Reste le versant phonétique des activités du Département de phonétique de Saint-Petersbourg, qui, loin de se cantonner à la phonétique générale, se caractérise par une multitude d'applications pratiques (enregistrements, études acoustiques, didactique, reconnaissance de la parole et des communications téléphoniques<sup>6</sup>, enseignement du russe comme langue étrangère, manuels de phonétique, commandes pratiques etc.). On prêtera ici attention au fait que Zinder et plusieurs de ses élèves furent aussi de talentueux germanistes<sup>7</sup>, ce qui nous rappelle que l'ancien département romano-germanique de l'université impériale de Saint-Petersbourg fut la matrice de bien des recherches novatrices en linguistique, sans parler des diverses écoles poétiques de l'époque et du mouvement formaliste en science de la littérature (Viktor Žirmunskij, à la fois germaniste, linguiste et spécialiste de la littérature comparée en fut l'un des meilleurs représentants). On dispose donc là d'une présentation complète et très utile de la phonétique de Saint-Petersbourg qui est l'un des points forts des recherches linguistiques qui y ont cours. À signaler cependant quelques erreurs ; si le lecteur rétablira de lui-même la date de 1970 au lieu de 1980 pour la chrestomathie consacrée par Reformackij à l'histoire de la phonologie russe (p. 53, n. 7), on en est réduit à supposer que nous sommes redevables de la série de publications sans nom d'auteur qu'on trouve au début de la bibliographie générale à Natalia Svetožarova elle-même (et même si cela ne respecte pas l'ordre alphabétique des auteurs adopté dans cette rubrique).

On passe ensuite à l'étude signée par Irina Znaeševa, également rattachée à l'université de Saint-Petersbourg, et intitulée « La stylistique en Russie : description et prescription » (p. 73-88). La période envisagée correspond aux années 1920-1960 et envisage les différentes acceptions prises par ce terme caméléon de *stylistique* dans l'histoire de la linguistique soviétique ; rien de bien net ne se dégage de cet exposé, à l'image de l'absence de définition précise du terme (thème récurrent dans les études parues en URSS de 1950

---

6. On pense ici involontairement aux recherches du même ordre évoquées dans le *Premier cercle* de Solženicyn.

7. On peut noter qu'Andrej Fëdorov, cité dans l'article d'Anna Isanina sur la traduction comme l'un des maîtres de la traductologie (p. 115-130), a occupé la chaire de philologie germanique à l'université de Leningrad de 1963 à 1979 ; on ne peut que regretter que les travaux remarquables réalisés par la germanistique russe soient totalement ignorés dans les pays occidentaux.

à 1980), sinon un perpétuel balancement entre une conception normative de la langue (« comment bien écrire, comment bien s'exprimer... »), étroitement liée à la notion de « langue littéraire russe », et une vision descriptiviste liée au concept de « parole » envisagé dans une perspective fonctionnelle. L'A. suit les avatars de cette conception duale à travers l'histoire des théories linguistiques qui ont eu cours dans la période envisagée en Union soviétique ; le matériel documentaire utilisé est important et pourra être utile pour les chercheurs, mais on regrettera l'absence de toute confrontation avec les conceptions de la stylistique développées ailleurs qu'en Russie, mise en parallèle qui aurait pu clarifier les termes du débat.

Suit la longue contribution d'Irina Ivanova, de l'université de Lausanne, intitulée « Le problème du dialogue dans les travaux de Viktor Vinogradov (1920-1930) » (p. 89-114). On sait que l'A. a déjà travaillé sur la théorie de la voix et du dialogue en russe qui était un thème à la mode dans les années 1920, en particulier chez Lev Jakubinskij<sup>8</sup>. Elle envisage ici les écrits précoces de Vinogradov, alors que celui-ci était impliqué dans les recherches de théorie littéraire des formalistes, sans cependant se réclamer de ce mouvement ; on suit ainsi, au fil de longues paraphrases, l'évolution chez lui du thème dialogal dans la série d'analyses littéraires qu'il avait rédigées dans l'époque de relative liberté intellectuelle qui a régné dans la Russie d'avant le Grand Tournant, études qui ne sont pas sans remettre en cause les célèbres textes d'Èjxénbaum publiés à la même époque sur des thèmes voisins (sur *Le Manteau* de Gogol', la poésie d'Anna Axmatova...) ; on suit ainsi Vinogradov dans ses propres analyses du *Nez* de Gogol', du *Double* et des *Pauvres Gens* de Dostoïevskij, des poèmes d'Anna Axmatova et aussi du discours rhétorique tel qu'il se trouve illustré dans une plaidoirie de l'avocat Spasovič reprise dans *Le Journal d'un écrivain* de Dostoïevskij, pour finir par la *Dame de pique* de Puškin ; ce faisant, la catégorie du *skaz* est intégrée à celle de la parole dialogale. La conclusion de l'A. est donc que, mis en perspective avec le monologue, « chez Vinogradov, le dialogue est une des composantes les plus importantes de sa théorie de l'œuvre littéraire » (p. 111). Dans tous les cas, après le Vinogradov grammairien évoqué par Irina Thomières au début de

---

8. Voir, entre autres, « Spécificités de l'étude du dialogue dans la linguistique russe », *Histoire. Épistémologie. Langage* XXII/1, 2000, p. 117-131 ; « Le rôle de l'Institut Zhivogo Slova (Petrograd) dans la culture russe du début du XX<sup>e</sup> siècle », *Cahier de L'ISSL, UNIL* 24, 2008, p. 149-166 ; I. Ivanova (éd.), *Lev Jakubinskij, une linguistique de la parole*, Limoges, Lambert-Luca, 2012.

ce recueil, cette contribution nous permet de revisiter une autre face de ce grand philologue, celle du théoricien de la littérature.

C'est ensuite une vision contrastive de la traductologie dans les mondes culturels et scientifiques germanique, russe et francophone que nous propose Anna Isanina de l'université de Lausanne (mais formée à l'université de Saint-Petersbourg) dans « Comment faire une théorie de la traduction » (p. 115-130). L'A. commence par rappeler que les années 1950-1960 ont vu éclore simultanément toute une réflexion théorique sur la traduction ; elle annonce ensuite qu'elle laissera de côté sciemment le pan anglo-saxon de cette thématique qui a déjà été abondamment étudiée pour retenir trois aires culturelles et scientifiques : russo-soviétique, francophone et germanique. L'A. commence par s'interroger sur les raisons de cette floraison d'études dans la période envisagée, qu'elle explique par les besoins croissants de traduction dans les échanges et aussi la nécessité de théoriser une pratique jusque-là plus ou moins empirique ; et elle propose de dépasser les explications triviales (du genre de celles qui font intervenir l'engouement pour la traduction automatique à l'époque) pour tenter de dégager les fondements théoriques de la réflexion qui a alors été menée. Elle commence par examiner l'ouvrage fondateur de l'incontournable Andrej Fëdorov (1906-1997) paru dès 1953<sup>9</sup> qui envisageait surtout la traduction des textes littéraires<sup>10</sup>. Pour cet auteur, les différentes langues disposent du même arsenal de moyens linguistiques, ce qui permet d'envisager des traductions « complètes » [*polnocennye perevody*] (plutôt que rigoureusement exactes) à condition de tenir compte aussi bien du contenu sémantique que des traits stylistiques et fonctionnels ainsi que de l'environnement culturel de la langue source ; c'est en somme une approche résolument fonctionnelle et globale du texte que proposait Fëdorov.

On passe ensuite à des théoriciens francophones, les Québécois Jean-Paul Vinay (1918-1999) et Jean Darbelnet (1904-1990)<sup>11</sup> et Georges Mounin (1910-1993)<sup>12</sup> ; pour les premiers, très influencés par Charles Bally, la traduction est une véritable science, « une discipline auxiliaire de la linguistique » (p. 120), qui se doit d'utiliser

9. A.V. Fëdorov, *Vvedenie v teoriju perevoda : lingvističeskie problemy* [Introduction à la théorie de la traduction : problèmes linguistiques], M., 1953.

10. Dès 1927, Fëdorov avait publié un article intitulé « Problemy stixotvornogo perevoda » [les problèmes de la traduction poétique].

11. J.-P. Vinay & J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais : Méthode de traduction*, Paris, 1958.

12. G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, 1963.

les ressources de la stylistique interne et comparée ; elle se base donc sur un inventaire des moyens expressifs que met en œuvre chacun des idiomes concernés et qui vont intervenir dans la traduction des « unités de traduction » et qui doivent aboutir à des traductions « équivalentes » ; il ne s'agit donc pas de règles générales, mais d'une analyse qui doit être menée dans chaque paire de langues concernée par la traduction. Chez le Français Mounin, la traduisibilité est toujours possible si l'on met en jeu toutes les ressources de la linguistique ; on sait qu'il envisage pour cela le recours à l'analyse sémique des vocables et que, pour lui, la vision profondément humboldtienne de la relativité et de la spécificité des mondes linguistiques prétendument irréductibles l'un à l'autre n'a rien d'un obstacle insurmontable. On envisage pour terminer les idées d'Otto Kade qui avait à Leipzig, du temps de la RDA, élaboré une théorie de la traduction fouillée et rigoureuse qui faisait de l'activité traduisante une branche de la linguistique appliquée ; son point de départ était l'analyse des signes linguistiques en trois composantes, signification grammaticale, *significat* (concept linguistique) et *dénotat* (objet de la réalité) ; l'idéal était d'établir des relations biunivoques entre ces éléments d'une langue à l'autre, soit d'opérer par substitution, ce qui était possible pour les significations grammaticales ; l'interprétation, concernant les *significats*, était une imperfection temporaire que l'on pouvait envisager de réduire, cependant que la paraphrase attachée aux *dénotats* était à exclure. À la suite à cette présentation, l'A. a cru bon de revenir ensuite dans une démarche un peu maladroite sur son exposé sans que cela soit vraiment nécessaire et sans y apporter d'élément nouveau. Quoiqu'il en soit, c'est certainement l'aspect documentaire et comparatif, ainsi que la qualité de la synthèse que le lecteur appréciera le plus dans cette contribution.

C'est précisément cet aspect documentaire qui fait tout l'intérêt de la contribution qui suit, « La géographie linguistique en Union soviétique : les atlas linguistiques » (p. 131-154), signée de Nikolaj Suhaciov et Svetlana Kokoškina de l'université de Saint-Petersbourg et qui est traduite de l'italien après avoir été publiée d'abord en 1984-1986 à Turin. Même s'il n'en est pas fait mention dans le texte, cette contribution nous rappelle au passage que l'Italie a vu naître au début du siècle dernier autour du professeur turinois Matteo Bartoli (1873-1946) une école de « néolinguistique » qui privilégiait le rôle de l'espace, de la géographie et des contacts de langue dans l'étude linguistique (ce qui la rattache à la linguistique dite « aréale »). La contribution dont il est question ici

passé en revue divers atlas linguistiques parus en Russie et Union soviétique ; sont ainsi examinés les premiers atlas des dialectes russes du XIX<sup>e</sup> siècle et leur descendance au siècle suivant ; on apprend ensuite que l'ukrainien fut, après le russe, la langue la plus étudiée du point de vue géolinguistique. On passe ensuite au biélorussien, aux parlers bulgares de l'URSS, aux langues des Républiques baltes pour terminer par les langues turques, sans oublier le moldave, alors inclus dans les frontières de l'Empire, et qui y représentait l'unique langue romane parlée. Le tout constitue donc une description quasi exhaustive et minutieuse des recherches menées dans le domaine étudié assortie d'une bibliographie fouillée, description qui peut se révéler fort utile pour les dialectologues ; y manque peut-être une perspective comparatiste (les travaux menés au même moment en Europe occidentale par Wenker, Gilliéron et d'autres ne font l'objet que d'une brève mention, p. 132) cependant que l'éclairage de toutes ces recherches dans l'histoire des théories linguistiques de l'espace russe n'est pratiquement pas évoqué ; rappelons, par exemple, que la Commission dialectologique de Moscou fondée en 1903 fut à l'origine de l'École de linguistique de la même ville et que Jakobson y fit ses débuts de linguiste.

Le volume se clôt sur un texte posthume du linguiste léningradois Pavel Kubkov (1949-2011) présenté par Yuri Kleiner, texte prévu pour une conférence à Lausanne en 2011 qui s'intitulait « Mémoires d'un linguiste » (p. 158-163) et qui, n'ayant pu être présenté à l'époque, trouve aujourd'hui sa place dans ce recueil lausannois ; il s'agit d'une réflexion sur les destinées de la linguistique russe, agrémentée de souvenirs personnels, qui est menée par un spécialiste qui œuvra sur le tard dans plusieurs grandes institutions académiques de Saint-Petersbourg ; le texte insiste pour conclure sur l'intérêt qu'il y aurait à publier les archives des linguistes russes qui recèlent des œuvres achevées à l'état de manuscrits, ce qui nous rappelle que l'A. avait créé le site internet des « Archives des études russes de Saint-Petersbourg » [Arxiv peterburgskoj russistiki] (<http://www.ruthenia.ru:aprf/>).

L'impression dominante qui reste, lecture faite de l'ouvrage, est celle d'un recueil très pétersbourgeois, que ce soit par le choix des thèmes étudiés ou l'origine des contributeurs, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait que l'un des deux éditeurs, Elena Simonato a fait ses études dans la capitale du Nord et y a conservé des attaches

familiales<sup>13</sup>. Cette cohérence géographique concerne aussi les linguistes russes mis en scène qui ont tous exercé leur activité à Leningrad / Saint-Pétersbourg où ils ont recueilli l'héritage de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), participant ainsi à l'École de linguistique de Saint-Pétersbourg dont on a ici comme un condensé. C'est dans l'adaptation de cet héritage aux stimuli des divers changements de contextes que consiste peut-être la réponse au défi lancé dans l'introduction au recueil. On appréciera cette ouverture sur un mouvement encore peu connu, Moscou étant privilégiée sur le plan de la linguistique, ainsi que l'originalité de certaines mises en perspective (la théorie des états chez Ščerba, le dialogue chez Vinogradov, la traductologie selon Fëdorov comparée à celle ses homologues étrangers, etc.). On dispose donc là d'un recueil stimulant qui nous offre par ailleurs de riches ressources bibliographiques ; le mérite en revient surtout aux éditeurs, à qui a incombé, entre autres, le travail ingrat de traduction des textes russes vers le français.

*Roger Comtet*  
*LLA – CREATIS*  
*Université de Toulouse – Jean Jaurès*

---

13. Parmi les contributeurs, Elena Simonato, Irina Thomières et Svetlana Kokoškina entretiennent de proches liens de parenté.